Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

Le premier homme

(1960)



Paris : Les Éditions Gallimard, 1994, 334 pp. Collection NRF. Cahiers Albert Camus, no 7.

LE PREMIER HOMME (1960)

Quatrième de couverture

« En somme, je vais parler de ceux que j’aimais », écrit Albert Camus dans une note pour *LE PREMIER HOMME*. Le projet de ce roman auquel il travaillait au moment de sa mort était ambitieux. Il avait dit un jour que les écrivains « gardent l’espoir de retrouver les secrets d’un art universel qui, à force d’humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée ».

Pour commencer, il avait jeté les bases de ce qui serait le récit de l’enfance de son « premier homme ». Cette rédaction initiale a un caractère autobiographique qui aurait sûrement disparu dans la version définitive du roman. Mais c’est justement ce côté autobiographique qui est précieux aujourd’hui. Camus y rapporte, avec mille détails inconnus, la naissance dans l’Est sauvage de l’Algérie. L’absence du père, tué dès le début de la Première Guerre, de sorte que le fils sera « le premier homme ». Les jours de l’enfance à Belcourt, le « quartier pauvre » d’Alger, dans un milieu démuni, illettré. Les joies des humbles. L’école, l’intervention miraculeuse de l’instituteur pour que l’enfant poursuive ses études, tout un petit monde, tantôt drôle et chaleureux, tantôt cruel, et des personnages faits d’amour, comme sa mère, toujours silencieuse. Ces tableaux ne forment pas seulement une histoire colorée, mais aussi une confession qui bouleverse.

Après avoir lu ces pages, on voit apparaître les racines de ce qui fera la personnalité de Camus, sa sensibilité, la genèse de sa pensée, les raisons de son engagement. Pourquoi, toute sa vie, il aura voulu parler au nom de ceux à qui la pensée est refusée.

[7]

LE PREMIER HOMME (1960)

Note de l’éditeur

Nous publions aujourd'hui Le premier homme. Il s'agit de l'œuvre à laquelle travaillait Albert Camus au moment de sa mort. Le manuscrit a été trouvé dans sa sacoche, le 4 janvier 1960. Il se compose de 144 pages tracées au fil de la plume, parfois sans points ni virgules, d'une écriture rapide, difficile à déchiffrer, jamais retravaillée (voir les fac-similés in texte, pages 10, 49, 109 et 233).

Nous avons établi ce texte à partir du manuscrit et d'une première dactylographie faite par Francine Camus. Pour la bonne compréhension du récit, la ponctuation a été rétablie. Les mots de lecture douteuse sont placés entre crochets. Les mots ou membres de phrase qui n'ont pu être déchiffrés sont indiqués par un blanc entre crochets. En bas de page figurent, appelées par un astérisque, les variantes écrites en superposition ; par une lettre, les ajouts en marge ; par un chiffre, les notes de l'éditeur.

On trouvera en annexe les feuillets (que nous avons numérotés de I à V) qui étaient, les uns insérés dans le manuscrit (feuillet I avant le chapitre 4, feuillet II avant le chapitre 6bis), les autres (III, IV et V) placés à la fin du manuscrit.

Le carnet intitulé Le premier homme (Notes et plans), petit carnet à spirale et à papier quadrillé, qui permet au [8] lecteur d'entrevoir le développement que l'auteur souhaitait donner à son œuvre, y est joint à la suite.

Quand on aura lu *Le premier homme*, on comprendra que nous ayons aussi placé en annexe la lettre qu'Albert Camus envoya à son instituteur, Louis Germain, au lendemain du prix Nobel, et la dernière lettre que Louis Germain lui adressa.

Nous tenons à remercier ici Odette Diagne Créach, Roger Grenier et Robert Gallimard pour l'aide qu'ils nous ont apportée avec une amitié généreuse et constante.

Catherine Camus

[9]

LE PREMIER HOMME (1960)

I

RECHERCHE DU PÈRE

[10]



[11]

LE PREMIER HOMME (1960)

Première partie : recherche du père

Au-dessus de la carriole

|  |  |
| --- | --- |
| Intercesseur : Vve Camus | À toi qui ne pourras jamais lire ce livre [[1]](#footnote-1)a |

Au-dessus de la carriole qui roulait sur une route caillouteuse, de gros et épais nuages filaient vers l'est dans le crépuscule. Trois jours auparavant, ils s'étaient gonflés au-dessus de l'Atlantique, avaient attendu le vent d'ouest, puis s'étaient ébranlés, lentement d'abord et de plus en plus vite, avaient survolé les eaux phosphorescentes de l'automne, droit vers le continent, s'étaient effilochés [[2]](#footnote-2)b aux crêtes marocaines, reformés en troupeaux sur les hauts plateaux d'Algérie, et maintenant, aux approches de la frontière tunisienne, essayaient de gagner la mer Tyrrhénienne pour s'y perdre. Après une course de milliers de kilomètres au-dessus de cette sorte d'île immense, défendue par la mer mouvante au nord et au sud par les flots figés des sables, passant sur ce pays sans nom à peine plus vite que ne l'avaient fait pendant des millénaires les empires et les peuples, leur élan s'exténuait et certains fondaient déjà en grosses et rares gouttes de pluie qui commençaient de résonner sur la capote de toile au-dessus des quatre voyageurs.

La carriole grinçait sur la route assez bien dessinée mais [12] à peine tassée. De temps en temps, une étincelle fusait sous la jante ferrée ou sous le sabot d'un cheval, et un silex venait frapper le bois de la carriole ou s'enfonçait au contraire, avec un bruit feutré, dans la terre molle du fossé. Les deux petits chevaux avançaient cependant régulièrement, bronchant à peine de loin en loin, le poitrail en avant pour tirer la lourde carriole, chargée de meubles, rejetant sans trêve la route derrière eux de leurs deux trots différents. L'un d'eux parfois chassait bruyamment Pair de ses narines, et son trot se désorganisait. L'Arabe qui conduisait faisait claquer alors sur son dos le plat des rênes usées [[3]](#footnote-3)\*, et bravement la bête reprenait son rythme.

L'homme qui se trouvait sur la banquette avant près du conducteur, un Français d'une trentaine d'années, regardait, le visage fermé, les deux croupes qui s'agitaient sous lui. De bonne taille, trapu, le visage long, avec un front haut et carré, la mâchoire énergique, les yeux clairs, il portait malgré la saison qui s'avançait une veste de coutil à trois boutons, fermée au col à la mode de cette époque, et une casquette [[4]](#footnote-4)a légère sur ses cheveux coupés court [[5]](#footnote-5)b. Au moment où la pluie commença de rouler sur la capote au-dessus d'eux, il se retourna vers l'intérieur de la voiture : « Ça va ? » cria-t-il. Sur une deuxième banquette, coincée entre la première et un amoncellement de vieilles malles et de meubles, une femme, habillée pauvrement mais enveloppée dans un grand châle de grosse laine, lui sourit faiblement. « Oui, oui », dit-elle avec un petit geste d'excuse. Un petit garçon de quatre ans dormait contre elle. Elle avait un visage doux et régulier, les cheveux de l'Espagnole bien ondés et noirs, un petit nez droit, un beau [13] et chaud regard marron. Mais quelque chose sur ce visage frappait. Ce n'était pas seulement une sorte de masque que la fatigue ou n'importe quoi de semblable écrivait provisoirement sur ses traits, non, plutôt un air d'absence et de douce distraction, comme en portent perpétuellement certains innocents, mais qui ici affleurait fugitivement sur la beauté des traits. À la bonté si frappante du regard se mêlait parfois aussi une lueur de crainte irraisonnée aussitôt éteinte. Du plat de sa main déjà abîmée par le travail et un peu noueuse aux articulations, elle frappait à coups légers le dos de son mari : « ça va, ça va », disait-elle. Et aussitôt elle cessa de sourire pour regarder, sous la capote, la route où des flaques commençaient déjà de luire.

L'homme se retourna vers l’Arabe placide sous son turban à cordelettes jaunes, le corps épaissi par de grosses culottes à fond ample serrées au-dessus du mollet. « C'est encore loin ? » L'Arabe sourit sous ses grandes moustaches blanches. « Huit kilomètres et tu arrives. » L'homme se retourna, regarda sa femme sans sourire mais attentivement. Elle n'avait pas détourné son regard de la route. « Donne-moi les rênes, dit l'homme. - Comme tu veux », dit l'Arabe. Il lui passa les rênes, l’homme l’enjamba pendant que le vieil Arabe se glissait sous lui vers la place qu'il venait de quitter. De deux coups du plat des rênes, l'homme prit possession des chevaux qui redressèrent leur trot et tirèrent soudain plus droit. « Tu connais les chevaux », dit l'Arabe. La réponse vint, brève, et sans que l'homme sourit : « Oui », dit-il.

La lumière avait baissé et d'un coup la nuit s'installa. L'Arabe tira de sa gâche la lanterne carrée placée à sa gauche et, tourné vers le fond, usa plusieurs allumettes grossières pour allumer la bougie qui s'y trouvait. Puis il replaça la lanterne. La pluie tombait maintenant doucement[14] et régulièrement. Elle brillait dans la faible lumière de la lampe et, tout autour, elle peuplait d'un bruit léger l'obscurité totale. De temps en temps, la carriole longeait des buissons épineux ; des arbres courts, faiblement éclairés pendant quelques secondes. Mais, le reste du temps, elle roulait au milieu d'un espace vide rendu plus vaste encore par les ténèbres. Seules des odeurs d'herbes brûlées, ou, soudain, une forte odeur d'engrais, laissaient penser qu'on longeait parfois des terres cultivées. La femme parla derrière le conducteur, qui retint un peu ses chevaux et se pencha en arrière. « Il n'y a personne, répéta la femme. - Tu as peur ? - Comment ? » L'homme répéta sa phrase, mais en criant cette fois. « Non, non, pas avec toi. » Mais elle paraissait inquiète. « Tu as mal, dit l'homme. - Un peu. » Il encouragea ses chevaux, et seul le gros bruit des roues écrasant les sillons et des huit sabots ferrés frappant la route emplit de nouveau la nuit.

C'était une nuit de l'automne 1913. Les voyageurs étaient partis deux heures auparavant de la gare de Bône où ils étaient arrivés d'Alger après une nuit et un jour de voyage sur les dures banquettes de troisième. Ils avaient trouvé à la gare la voiture et l'Arabe qui les attendait pour les mener dans le domaine situé près d'un petit village, à une vingtaine de kilomètres dans l'intérieur des terres, et dont l'homme devait prendre la gérance. Il avait fallu du temps pour charger les malles et quelques affaires, et puis la route mauvaise les avait encore retardés. L'Arabe, comme s'il percevait l'inquiétude de son compagnon, lui dit : « N'ayez pas peur. Ici, il n'y a pas de bandits. - Il y en a partout, dit l'homme. Mais j'ai ce qu’il faut. » Et il frappa sur sa poche étroite. « Tu as raison, dit l'Arabe. Y a toujours des fous. » À ce moment, la femme appela son mari. « Henri, dit-elle, ça fait mal. » L'homme jura et excita un peu plus [15] ses chevaux [[6]](#footnote-6)a. « On arrive », dit-il. Au bout d'un moment, il regarda de nouveau sa femme. « Ça fait encore mal ? » Elle lui sourit avec une étrange distraction et sans paraître cependant souffrir. « Oui, beaucoup. » Il la regardait avec le même sérieux. Et elle s'excusa de nouveau. « Ce n'est rien. C'est peut-être le train. » « Regarde, dit l'Arabe, le village. » On apercevait en effet, à gauche de la route et un peu plus loin, les lumières de Solférino brouillées par la pluie. « Mais tu prends la route à droite », dit l'Arabe. L'homme hésita, se retourna vers sa femme. « On va à la maison, ou au village ? demanda-t-il. - Oh ! à la maison, c'est mieux. » Un peu plus loin, la voiture tourna à droite dans la direction de la maison inconnue qui les attendait. « Encore un kilomètre », dit l'Arabe. « On arrive », dit l'homme dans la direction de sa femme. Elle était pliée en deux, le visage dans ses bras. « Lucie », dit l'homme. Elle ne bougeait pas. L'homme la toucha de la main. Elle pleurait sans bruit. Il cria, en détachant les syllabes et en mimant ses paroles : « Tu vas te coucher. J'irai chercher le docteur. - Oui. Va chercher le docteur. Je crois que c'est ça. »L'Arabe les regardait, étonné. « Elle va avoir un petit enfant, dit l'homme. Il y a le docteur au village ? - Oui. Je vais le chercher si tu veux. - Non, tu restes à la maison. Tu fais attention. Moi j'irai plus vite. Il a une voiture ou un cheval ? - Il a la voiture. » Puis l’Arabe dit à la femme : « Tu auras un garçon. Qu'il soit beau. » La femme lui sourit sans paraître comprendre. « Elle n'entend pas, dit l'homme. À la maison, tu cries fort et tu fais les gestes. »

La voiture roula soudain presque sans bruit. La route devenue plus étroite était couverte de tuff. Elle longeait de petits hangars couverts de tuiles derrière lesquels on voyait [16] les premières rangées des champs de vigne. Une forte odeur de moût de raisin venait à leur rencontre. Ils dépassèrent de grands bâtiments aux toits surélevés, et les roues écrasèrent le mâchefer d'une sorte de cour sans arbre. L'Arabe sans parler prit les rênes pour les tirer. Les chevaux s'arrêtèrent, et l'un d'eux s'ébroua [[7]](#footnote-7)a. L'Arabe désigna de la main une petite maison blanchie à la chaux. Une vigne grimpante courait autour de la petite porte basse dont le pourtour était bleui par le sulfatage. L'homme sauta à terre et sous la pluie courut vers la maison. Il ouvrit. La porte donnait sur une pièce obscure qui sentait l'âtre vide. L'Arabe, qui suivait, marcha droit dans l'obscurité vers la cheminée et, grattant un tison, vint allumer une lampe à pétrole qui pendait au milieu de la pièce au-dessus d'une table ronde. L'homme prit à peine le temps de reconnaître une cuisine chaulée avec un évier carrelé de rouge, un vieux buffet et un calendrier détrempé au mur. Un escalier recouvert des mêmes carreaux rouges montait à l'étage. « Allume du feu », dit-il, et il retourna à la voiture. (Il prit le petit garçon ?) La femme attendait sans rien dire. Il la prit dans ses bras pour la mettre à terre et, la gardant un moment contre lui, il lui renversa la tête. « Tu peux marcher ? - Oui », dit-elle, et elle lui caressa le bras de sa main noueuse. Il l'entraîna vers la maison. « Attends », dit-il. L'Arabe avait déjà allumé le feu et le garnissait de sarments de vigne avec des gestes précis et adroits. Elle se tenait près de la table, les mains sur son ventre, et son beau visage renversé vers la lumière de la lampe était maintenant traversé de courtes ondes de douleur. Elle ne semblait remarquer ni l'humidité ni l'odeur d'abandon et de misère. L'homme s'affairait dans les pièces du haut. [17] Puis il apparut dans le haut de l'escalier. « Il n'y a pas de cheminée dans la chambre ? - Non, dit l'Arabe. Dans l'autre non plus. - Viens », dit l'homme. L'Arabe le rejoignit. Puis on le vit surgir, de dos, portant un matelas que l'homme tenait à l'autre bout. Ils le placèrent près de la cheminée. L'homme tira la table dans un coin, pendant que l'Arabe remontait à l'étage et redescendait bientôt avec un traversin et des couvertures. « Couche-toi là », dit l'homme à sa femme, et il la conduisit vers le matelas. Elle hésitait. On sentait maintenant l'odeur de crin humide qui montait du matelas. « Je ne peux pas me déshabiller », dit-elle en regardant autour d'elle avec crainte comme si elle découvrait enfin ces lieux... « Enlève ce que tu as en dessous », dit l'homme. Et il répéta : « Enlève tes dessous. » Puis à l'Arabe : « Merci. Dételle un cheval. Je le monterai jusqu'au village. » L'Arabe sortit. La femme s'affairait, le dos tourné à son mari, qui se détourna aussi. Puis elle s'étendit et, dès qu'elle fut allongée, ramenant les couvertures sur elle, cria une seule fois, longuement, à pleine bouche, comme si elle avait voulu se délivrer d'un coup de tous les cris que la douleur avait accumulés en elle. L'homme, debout près du matelas, la laissa crier, puis, lorsqu'elle se tut, se découvrit, mit un genou à terre et embrassa le beau front au-dessus des yeux fermés. Il se recouvrit et sortit alors sous la pluie. Le cheval dételé tournait déjà sur lui-même, ses pattes de devant plantées dans le mâchefer. « Je vais chercher une selle, dit l'Arabe. - Non, laisse-lui les rênes. Je le monterai comme ça. Rentre les malles et les affaires dans la cuisine. Tu as une femme ? - Elle est morte. Elle était vieille. - Tu as une fille ? - Non, grâce à Dieu. Mais j'ai la femme de mon fils. - Dis-lui de venir. - Je le ferai. Va en paix. » L'homme regarda le vieil Arabe immobile sous la pluie fine et qui lui sourit [18] sous ses moustaches mouillées. Lui ne souriait toujours pas, mais il le regardait de ses yeux clairs et attentifs. Puis il lui tendit la main, que l'autre prit, à l'arabe, du bout de ses doigts qu'il porta ensuite à la bouche. L'homme se retourna en faisant crisser le mâchefer, marcha vers le cheval, sauta à cru sur son dos et s'éloigna d'un trot pesant.

Au sortir du domaine, l'homme prit la direction du carrefour d'où ils avaient aperçu pour la première fois les lumières du village. Elles brillaient maintenant d'un éclat plus vif, la pluie s'était arrêtée de tomber, et la route qui, à droite, menait vers elles était tracée droit à travers des champs de vigne dont les fils de fer brillaient par endroits. À mi-chemin environ, le cheval ralentit de lui-même et prit le pas. On approchait d'une sorte de cabane rectangulaire dont une partie, formant une pièce, était maçonnée et l'autre, la plus grande, construite en planches, avec un grand auvent rabattu sur une sorte de comptoir saillant. Une porte s'encastrait dans la partie maçonnée sur laquelle on pouvait lire : « Cantine agricole Mme Jacques ». De la lumière filtrait sous la porte. L'homme arrêta son cheval tout près de la porte et, sans descendre, frappa. Aussitôt une voix sonore et décidée demanda de l'intérieur : « Qu'est-ce que c'est ? - Je suis le nouveau gérant du domaine de Saint-Apôtre. Ma femme accouche. J’ai besoin d'aide. »Personne ne répondit. Au bout d'un moment, des verrous furent tirés, des barres ôtées, puis traînées, et la porte s'entrouvrit. On distinguait la tête noire et frisée d'une Européenne aux joues pleines et au nez un peu épaté au-dessus de grosses lèvres. « Je m'appelle Henri Cormery. Pouvez-vous aller près de ma femme 7 Je vais chercher le docteur. » Elle le regardait fixement d'un oeil habitué à peser les hommes et l'adversité. Lui soutenait son regard fermement, mais sans ajouter un mot d'explication. « J’y [19] vais, dit-elle. Faites vite. » Il remercia et frappa le cheval de ses talons. Quelques instants après, il abordait le village en passant entre des sortes de remparts de terre sèche. Une rue unique, apparemment, s'étendait devant lui, longée de petites maisons sans étages, toutes semblables, qu'il suivit jusqu'à une petite place couverte de tuff où s'élevait, de façon inattendue, un kiosque à musique à armature métallique. La place, comme la rue, était déserte. Cormery marchait déjà vers une des maisons quand le cheval fit un écart. Un Arabe surgi de l'ombre, dans un burnous sombre et déchiré, marchait vers lui. « La maison du docteur », demanda immédiatement Cormery. L’autre examina le cavalier. « Viens », dit-il après l'avoir examiné. Ils reprirent la rue en sens inverse. Sur l'une des bâtisses qui comportait un rez-de-chaussée surélevé où l'on accédait par un escalier peint à la chaux, on pouvait lire : « Liberté, Égalité, Fraternité ». Un petit jardin entouré de murs crépis la jouxtait, au fond duquel se trouvait une maison que l'Arabe désigna : « C’est ça », dit-il. Cormery sauta de cheval et, d'un pas qui ne marquait aucune fatigue, il traversa le jardin dont il ne vit, au centre exact, qu'un palmier nain aux palmes desséchées et au tronc pourri. Il frappa à la porte. Personne ne répondit [[8]](#footnote-8)a. Il se retourna. L'Arabe attendait, silencieux. L'homme frappa de nouveau. Un pas se fit entendre de l'autre côté et s'arrêta derrière la porte. Mais celle-ci ne s'ouvrit pas. Cormery frappa encore et dit : « Je cherche le docteur. » Aussitôt, des verrous furent tirés et la porte s’ouvrit. Un homme parut, au visage jeune et poupin, mais aux cheveux presque blancs, de haute et forte taille, les jambes serrées dans des leggins et qui enfilait [20] une sorte de veste de chasse. « Tiens, d'où sortez-vous dit-il en souriant. Je ne vous ai jamais vu. » L'homme s'expliqua. « Ah oui, le maire m'a prévenu. Mais, dites-moi, c'est un drôle de bled pour venir accoucher. » L'autre dit qu'il attendait la chose pour plus tard et qu'il avait dû se tromper. « Bon, ça arrive à tout le monde. Allez-y, je selle Matador et je vous suis. »

À mi-chemin du retour, sous la pluie qui recommençait de tomber, le docteur, monté sur un cheval gris pommelé, rattrapa Cormery maintenant tout trempé mais toujours droit sur son lourd cheval de ferme. « Drôle d'arrivée, cria le docteur. Mais vous verrez, le pays a du bon, sauf les moustiques et les bandits du bled. » Il se maintenait à la hauteur de son compagnon. « Remarquez, pour les moustiques, vous êtes tranquille jusqu'au printemps. Pour les bandits... » Il riait, mais l'autre continuait d'avancer sans mot dire. Le docteur le regarda avec curiosité : « Ne craignez rien, dit-il, tout se passera bien. » Cormery tourna vers le docteur son regard clair, le regarda tranquillement et dit avec une nuance de cordialité : « Je n'ai pas peur. J'ai l'habitude des coups durs. - C'est votre premier ? - Non, j'ai laissé un garçon de quatre ans à Alger chez ma belle-mère [[9]](#footnote-9). » Ils arrivaient au carrefour et prirent la route du domaine. Bientôt le mâchefer vola sous les pieds des chevaux. Quand les chevaux stoppèrent et que le silence retomba, on entendit venir de la maison un grand cri. Les deux hommes mirent pied à terre.

Une ombre les attendait, abritée sous la vigne dégouttant d'eau. En approchant, ils reconnurent le vieil Arabe encapuchonné dans un sac. « Bonjour, Kaddour, dit le docteur. Comment ça va ? - Je ne sais pas, surtout je n'entre pas [21] chez les femmes, dit le vieux. - Bon principe, dit le docteur. Surtout quand les femmes crient. » Mais aucun cri ne venait plus de l'intérieur. Le docteur ouvrit et entra, Cormery à sa suite.

Un grand feu de sarments flambait devant eux dans la cheminée et illuminait la pièce plus encore que la lampe à pétrole avec entourage de cuivre et de perles qui pendait au centre du plafond. À leur droite, l'évier s'était couvert soudain de brocs métalliques et de serviettes. À gauche, devant un petit buffet branlant de bois blanc, la table du milieu avait été poussée. Un vieux sac de voyage, un carton à chapeaux, des ballots la recouvraient maintenant. Dans tous les coins de la pièce, des vieux bagages, dont une grande malle d'osier, occupaient tous les coins et ne laissaient qu'un espace vide au centre, non loin du feu. Dans cet espace, sur le matelas placé perpendiculairement à la cheminée, était étendue la femme, le visage un peu renversé sur un oreiller sans taie, les cheveux maintenant dénoués. Les couvertures ne couvraient plus maintenant que la moitié du matelas. À gauche du matelas, la patronne de la cantine, à genoux, cachait la partie du matelas découvert. Elle tordait, au-dessus d'une cuvette, une serviette d'où dégouttait de l'eau rougie. À droite, assise en tailleur, une femme arabe, dévoilée, tenait dans ses mains, dans une attitude d'offrande, une deuxième cuvette d'émail un peu écaillée où fumait de l'eau chaude. Les deux femmes se tenaient aux deux bouts d'un drap plié qui passait sous la malade. Les ombres et les feux de la cheminée montaient et descendaient sur les murs de chaux, les colis qui encombraient la pièce et, de plus près encore, rougeoyaient sur les visages des deux gardes et sur le corps de la malade, engoncé sous les couvertures.

Quand les deux hommes entrèrent, la femme arabe les [22] regarda rapidement avec un petit rire puis se détourna vers le feu, ses bras maigres et bruns offrant toujours la cuvette. La patronne de la cantine les regarda et s'exclama joyeusement : « Plus besoin de vous, docteur. Ça s'est fait tout seul. » Elle se leva et les deux hommes virent, près de la malade, quelque chose d'informe et de sanglant animé d'une sorte de mouvement immobile et d'où sortait maintenant un bruit continu semblable à un grincement souterrain presque imperceptible [[10]](#footnote-10). « On dit ça, dit le docteur. J'espère que vous n'avez pas touché au cordon. - Non, dit l'autre en riant. Il fallait bien vous laisser quelque chose. » Elle se leva et céda sa place au docteur, qui masqua de nouveau le nouveau-né aux yeux de Cormery resté sur la porte et qui s'était découvert. Le docteur s’accroupit, ouvrit sa trousse, puis il prit la cuvette des mains de la femme arabe, qui se retira immédiatement hors du champ lumineux et se réfugia dans l'encoignure sombre de la cheminée. Le docteur se lava les mains, le dos toujours tourné à la porte, puis il versa sur ses mains un alcool qui sentait un peu le marc et dont l'odeur emplit aussitôt la pièce. À ce moment, la malade redressa la tête et vit son mari. Un merveilleux sourire vint transfigurer le beau visage fatigué. Cormery avança vers le matelas. « Il est venu », lui dit-elle dans un souffle, et elle avança la main vers l'enfant. « Oui, dit le docteur. Mais restez tranquille. » La femme le regarda d'un air interrogateur. Cormery, debout au pied du matelas, lui fit un signe apaisant. « Couche-toi. » Elle se laissa aller en arrière. La pluie redoubla à ce moment sur le toit de vieilles tuiles. Le docteur s'affaira sous la couverture. Puis il se redressa et sembla secouer quelque chose devant lui. Un petit cri se fit entendre. « C'est un garçon, dit le [23] docteur. Et un beau morceau. - En voilà un qui commence bien, dit la patronne de la cantine. Par un déménagement. » La femme arabe dans le coin rit et frappa deux fois dans ses mains. Cormery la regarda et elle se détourna, confuse. « Bon, dit le docteur. Laissez-nous un moment maintenant. » Cormery regarda sa femme. Mais son visage était toujours renversé en arrière. Seules les mains, détendues sur la couverture grossière, rappelaient encore le sourire qui tout à l'heure avait empli et transfiguré la pièce misérable. Il mit sa casquette et se dirigea vers la porte. « Comment allez-vous l'appeler ? cria la patronne de la cantine. - Je ne sais pas, nous n'y avons pas pensé. » Il le regardait. « Nous l'appellerons Jacques puisque vous étiez là. » L’autre éclata de rire et Cormery sortit. Sous la vigne, l'Arabe, toujours couvert de son sac, attendait. Il regarda Cormery, qui ne lui dit rien. « Tiens », dit l'Arabe, et il tendit un bout de son sac. Cormery s'abrita. Il sentait l'épaule du vieil Arabe et l'odeur de fumée qui se dégageait de ses vêtements, et la pluie qui tombait sur le sac au-dessus de leurs deux têtes. « C'est un garçon, dit-il sans regarder son compagnon. - Dieu soit loué, répondit l’Arabe. Tu es un chef » L’eau venue de milliers de kilomètres tombait sans discontinuer devant eux sur le mâchefer, creusé de nombreuses flaques, sur les champs de vigne plus loin, et les fils de fer de soutien brillaient toujours sous les gouttes. Elle n'atteindrait pas la mer à l'est, et elle allait inonder maintenant tout le pays, les terres marécageuses près de la rivière et les montagnes environnantes, l'immense terre quasi déserte dont l'odeur puissante revenait jusqu'aux deux hommes serrés sous le même sac, pendant qu'un faible cri reprenait par intervalles derrière eux.

Tard dans la nuit, Cormery, étendu, en caleçon long et tricot de corps, sur un second matelas près de sa femme, [24] regardait les flammes danser au plafond. La pièce était maintenant à peu près rangée. De l'autre côté de sa femme, dans une corbeille à linge, l'enfant reposait sans bruit, sauf, parfois, de faibles gargouillis. Sa femme dormait aussi, le visage tourné vers lui, la bouche un peu ouverte. La pluie s'était arrêtée. Le lendemain, il faudrait se mettre au travail. Près de lui, la main déjà usée, presque ligneuse de sa femme lui parlait aussi de ce travail. il avança la sienne, la posa doucement sur celle de la malade et, se renversant en arrière, ferma les yeux.

1. a (ajouter anonymat géologique. Terre et mer) [↑](#footnote-ref-1)
2. b Solférino. [↑](#footnote-ref-2)
3. \* fendillées par l'usure. [↑](#footnote-ref-3)
4. a ou une sorte de melon ? [↑](#footnote-ref-4)
5. b chaussé de gros souliers. [↑](#footnote-ref-5)
6. a Le petit garçon. [↑](#footnote-ref-6)
7. a Il fait nuit ? [↑](#footnote-ref-7)
8. a J'ai fait la guerre contre les Marocaine (avec un regard ambigu) les Marocaine ils sont pas bons. [↑](#footnote-ref-8)
9. En contradiction avec la page 12 : « un petit garçon dormant contre elle ». [↑](#footnote-ref-9)
10. comme en ont certaines cellules sous le microscope. [↑](#footnote-ref-10)